



ABOULAFIA

le voyageur des cercles

PAR PATRICIA FARAZZI
Écrivain

Cet homme immobile à la porte de Rome, en ce jour de 1280, qui est-il ? Quelle décision l'a mené jusqu'ici ? Il vient parler au Pape, lui demander d'arrêter de persécuter les Juifs. Il a voyagé là-bas, vers l'Orient. Il a vu la dégradation et le viol de ces rivages, de ces anciennes cités. Partout la mort et le saccage. Il sait pourtant que ce qu'il va tenter est inutile. Une croisade est en cours. Mais ce qu'il veut, c'est que cet homme, le Pape, le voit, lui. Le Juif. L'entende. Son nom : Abraham Aboulafia. Il s'est préparé à cet instant et, alors qu'il est aux portes de Rome, en lui coïncident deux voix. Ce n'est pas

l'homme Abraham qui se montrera et se fera entendre, devant le représentant de leur Dieu sur terre, c'est son double prophétique. Pendant des semaines, il s'est livré « aux plus hautes méditations de sa cabale extatique », ainsi qu'il le rapporte dans son *Livre du témoignage*, en 1282. Et si, dans les histoires compliquées des êtres, l'encre a tué, c'est en ce jour, car au moment où Abraham Aboulafia se met en marche vers le palais, alors que l'ordre a été donné de le brûler vif et sans procès, Nicolas III meurt à Soriano. Dans la confusion qui s'ensuit, Aboulafia est relâché.

Revenons plus loin dans le temps. Il est né à Saragosse, en 1240. Il a étudié et, dans sa jeunesse, il s'est mis en chemin, traversant cette Méditerranée qui nous unit et nous rejette d'une rive à l'autre depuis des siècles. Il part à la recherche des dix tribus perdues. Il part surtout à la recherche de cet autre Aboulafia qui commence à se dessiner en lui. Parvenu à Acre, la guerre entre les croisés et les Mamelouks lui fait rebrousser chemin. Il va par les routes, traversant des pays, mais ce qu'il parcourt, c'est sa géographie intérieure, qui l'entraîne toujours plus loin dans les cercles qu'il trace. C'est dans l'encre qu'il voyage.

Sa méthode, il l'appelle « le chemin des Noms ». Un chemin qu'il parcourt méthodiquement à travers les permutations et les combinaisons de l'alphabet hébraïque, le long des cercles concentriques du *tserouf*, mesurant la profondeur de l'encre en géomètre. Et pour cela, il n'a qu'un outil : la lettre. Vingt-deux lettres et leurs voyellations, chacune à la fois illimitée et précisément définie par sa valeur numérique.

Que cherchaient-ils ces kabbalistes du Moyen Âge ? Que cherchaient-ils que nous ne pouvons désormais recevoir que selon les termes qu'ils ont posés ? Kabbale : réception, transmission. Nous tendons nos neurones avec avidité vers cette science mystérieuse et secrète, mais nous sommes les récepteurs, les traducteurs, et quand bien même nous ferions-nous des illusions quant à nos capacités à reproduire ce don, ce ne serait qu'un leurre. Car, tel Umberto Eco et son ordinateur Abou dans *Le Pendule de Foucault*, nous serions immédiatement tentés de remplacer par une



▲ PAGE ENLUMINÉE tirée de *L'Éclat de l'intellect* (1285), d'Abraham Abulafia

LES MYSTÈRES DE LA KABBALE

machine les cercles et les combinaisons de lettres, jadis patiemment tracés à la main avec de l'encre.

Le fil est rompu. Sur ce fil invisible, aussi abstrait que les lettres de l'alphabet hébraïque, Aboulafia avait formé des nœuds. A-t-il dénoué le dernier à sa mort ? Ou bien est-il encore sur les chemins du *tserouf*, aux prises avec ces entraves à la prophétie ? Là, où réside le danger.

Abraham Aboulafia se distingue des autres kabbalistes. Il se veut prophète. Celui qu'il cherche et qui se précise à chaque étape de son voyage infini s'approche du secret du Nom, côtoie des sphères et des degrés que l'humain ne peut aborder sans effroi. Et ce n'est pas une puissance extérieure qui lui fait courir le risque d'être foudroyé, c'est lui-même. Umberto Eco ne se trompait pas totalement en transformant Aboulafia en ordinateur.

Les combinaisons de lettres et les codes kabbalistiques sont les rudiments de ce que nous mâchons désormais jusqu'à l'indigestion. Mais il est un autre mot qui se tient en retrait du numérique, c'est analogique. « Des mondes analogues », disait Scholem dans ses cours en 1965. Si l'on s'en tient aux termes de l'analogique, on peut admettre logiquement que, s'il y a aboutissement dans la recherche du Nom, il ne peut y avoir de suite. Que pourrait-il y avoir au-delà du Nom ? À ce degré, le dernier signal électrique se perd. Ça disjoncte au sens propre. *Hashmal*, le terme qui représente « l'intellect agent » chez Aboulafia, a d'ailleurs donné le mot électricité en hébreu moderne. Et nous n'avons aucune nouvelle de la mort d'Aboulafia. Il est comme Rabbi Haï Taïeb : *lo met*. « Pas mort ». Aucune tombe, et la date de sa disparition en 1291 n'est pas fiable. Rien n'indique qu'il soit parvenu au dernier nœud.

Dans son Journal, paru récemment, sous le titre *Quitter Berlin*, Gershom Scholem dit une chose troublante : « Il est totalement faux et presque délirant de penser qu'il puisse exister un Juif qui soit parvenu au-delà du Moyen Âge [...] Nous sommes encore dans notre essence [...] de même structure que ceux qui ont produit la Cabale. Rien n'a changé, nos instincts, nos sentiments, nos orientations sont demeurées médiévales. S'il est pour nous une conversion et un retour nécessaires, c'est depuis ce monde où se tenait Abraham Aboulafia au XIII^e siècle et à peu près à sa façon. »

Ce vaste programme, si difficile à suivre, Scholem s'y tint avec fermeté et ironie. Aboulafia se présenta à lui à l'aube de sa longue vie intellectuelle et l'accompagna tout du long. Ce que Saverio Campanini, dans sa préface à *La Cabale du Livre de l'image et d'Abraham Aboulafia* de Scholem, formule ainsi : « Scholem ne cessa pas, et pas même *post mortem*, de se confronter à Aboulafia, à sa personnalité fuyante, à ses idées qui rappellent d'autres idées, à ses techniques qui rappellent d'autres

techniques, à son enseignement à se voir soi-même dans l'autre qui apparaît, donnant à celui qui le lit l'illusion de l'analogie, qui n'est que le premier pas, bien qu'essentiel, sur le chemin de la connaissance. »

Je me suis confrontée aussi à la figure d'Aboulafia, et je dis *figure* à dessein. C'est une ombre qui s'est projetée un jour de fièvre sur le mur de ma chambre

et ce que j'y ai perçu était sans aucun doute différent de ce que Scholem avait découvert dans le premier texte qui lui est parvenu.

Un signal analogique qui a déterminé ma recherche à travers le temps, et déclenché un autre voyage : littéraire et éditorial. Un cheminement qui a commencé par ces mots de *La Vie imaginaire d'Abraham Aboulafia* : « Il y a longtemps [...], j'ai formé des nœuds sur un fil, un grand nombre, chaque fois que je pensais avoir dépassé un degré, j'ai dénoué un nœud. Je ne dénouerai jamais le dernier. Il n'y a pas de but, il n'y a pas de dernier

cercle, celui qui parcourt les chemins du *tserouf* sait que le voyage est sans fin ; la mort l'interrompt-elle vraiment ? Le cercle poursuit son secret à travers les siècles. Aux combinaisons des lettres, il n'y a pas de limites[...] Une autre main viendra à travers les couloirs du temps prendre la plume, un autre esprit entrera dans le cercle. » C'est ce que nous avons fait. À notre mesure. ●

Patricia Farazzi a suscité la première traduction en français d'un livre d'Aboulafia, et a écrit la postface en forme de vie imaginaire. Ce personnage lui a également inspiré L'Esquive (1985), et La Porte peinte (1988) qui reparait dans la collection « L'éclat/poche » en avril 2026.

À LIRE

Abraham Aboulafia, **L'Épître des sept voies**, précédé de : « Le livre au cœur de l'être » par Shmuel Trigano, suivi d'une « vie imaginaire d'Aboulafia » par Patricia Farazzi. Traduit de l'hébreu et annoté par Jean-Christophe Attias, L'éclat, 1985.

Abraham Aboulafia, **Lumière de l'intellect**, texte hébreu édité, traduit et présenté par Michaël Sebban, L'éclat, 2021.

Abraham Aboulafia, **Le Livre du signe**, traduit par Georges Lahy, éditions Lahy, 2019.

Gershom Scholem, **La Cabale du Livre de l'image et d'Abraham Aboulafia**, édition établie par Yosef ben Shlomo. Préface de Saverio Campanini, traduit de l'hébreu par Sabine Amsellem, L'éclat 2019.

Gershom Scholem, **Quitter Berlin. Journal de jeunesse: 1913-1923**, sous la direction d'Angela Guidi, traduit de l'allemand par Sacha Zilberfarb, Rue d'Ulm, 2025

Gershom Scholem, **Les Grands courants de la mystique juive**, traduit de l'anglais par Marie-Madeleine Davy, Payot, 1961

Patricia Farazzi, **La Porte peinte** (1988), L'éclat/poche 2026